

Erwan Larher

Pourquoi les hommes fuient ?

Quidam éditeur



POURQUOI LES HOMMES FUIENT ?

DU MÊME AUTEUR

Le Livre que je ne voulais pas écrire, Quidam éditeur, 2017

(Prix Millepages et Prix Voix des Lecteurs)

Marguerite n'aime pas ses fesses, Quidam éditeur, 2016

Entre toutes les femmes, Plon, 2015

L'Abandon du mâle en milieu hostile, Plon, 2013

(Prix Louis-Barthoud de l'Académie française et Prix Claude Chabrol)

Autogenèse, Michalon, 2012

Qu'avez-vous fait de moi?, Michalon, 2010

Erwan Larher

POURQUOI LES HOMMES FUIENT ?



Quidam éditeur

Les paroles reproduites page 107 sont extraites de la chanson *T'as tout, tu profites de rien*, issue de l'album *Le ¼ d'heure des ahuris* du groupe Eiffel.

Paroles et musique : Romain Humeau. Éditions : EMI Publishing France.

POURQUOI LES HOMMES FUIENT ?

© Quidam éditeur, 2019

ISBN : 978-2-37491-107-6 / ISSN : 1779-7888

Dépot légal : août 2019

www.quidamediteur.com

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi *livre*

Conception graphique de couverture : Hugues Vollant.

Le logo est de Mœbius que nous remercions de sa générosité spontanée.

À Loulou.

...

La tentation de disparaître. Devenue besoin. Petit à petit, au fil des déceptions, des trahisons. De moins en moins te reconnaître dans tes semblables. Ou trop te reconnaître, au contraire. Dans leurs lâchetés, leurs petites, leurs démissions. Qui sont aussi les tiennes.

Alors la tentation...

... de...

... disparaître.

Un truc de vieux

Je m'ennuie un peu.

J'aurais dû refuser. Je le connais même pas, ce mec. Il arrêta pas de me mater, ce matin. Enfin, pas seulement moi, il ne se gênait pas pour reluquer les autres hôtes, mais surtout moi. Je faisais un peu tache, faut dire, pas tout à fait l'option vernis à ongles, gloss et mascara. Il essayait de me brancher dès que je passais près de lui, comme si j'avais le temps de gringuer. En plus, lui non plus ne l'avait pas, mais des bouquins à signer pour ses groupies. Faut vraiment être au bout de sa vie pour attendre une plombe un autographe dans un livre, non ? Quand il m'a demandé mon 06, je l'ai calmé direct : « Va plutôt chauffer ta mère la momie ! » Il s'est marré, bon point pour lui.

Avant de partir, il m'a invitée à dîner. Si c'était pour causer littérature, il doit être déçu. J'ai accepté. On m'invite rarement à dîner. Rarement tendance jamais, pour être franche. C'est un truc de vieux, d'inviter à dîner. D'ailleurs, manger au restaurant est un truc de vieux. Et puis je ne suis pas le genre apprêtée qu'on invite au restau, sapée fashionista, talons hauts et petite coupe nickel. Tiens, ça me fait penser, je ne suis jamais allée chez le coiffeur non plus. Je me coupe les cheveux moi-même ; parfois c'est Chris, une

copine de mon pote Karim. Elle bosse dans la mode. Elle coiffe pour des défilés et des *shootings*. Avant, c'était ma mère, ou des copines quand j'étais en pension. Truc de vieux aussi, le coiffeur? J'ai pas tranché la question. Je vais souvent au *fast-food*, par contre.

— On ne dit pas « par contre », on dit « en revanche ».

Il me sort ce genre de phrase, l'Écrivain. Je te jure, le pélo, il t'invite à dîner et en même temps il te fait réviser pour l'Académie française.

Je vais souvent au *fast-food*, en revanche. J'appelle pas ça un restau. La cafétéria du supermarché de Chauvigny-le-Sec non plus – c'est là qu'habitent mes grands-parents. À Chauvigny, je veux dire, pas dans la cafétéria. J'essaye d'être précise, je suis au restaurant avec un écrivain. Dans un restaurant, on t'installe et on s'occupe de toi. Autre grosse différence avec le *fast-food*: le prix de ce que tu manges. J'espère que j'ai bien compris le sens du verbe « inviter ».

Avant de partir du salon, donc, l'Écrivain m'a invitée à dîner au restau. J'ai accepté. J'ai pas réfléchi. J'ai même pas fait mine de. #yolo

Chorizo, piercings et lecture

Elle s'ennuie un peu.

Ils dînent depuis quoi? Une heure? Le serveur vient d'emporter les assiettes vides. Effiloché de raie au chorizo pour elle, croustillant de boudin pour lui. Le chorizo a le vent culinaire en poupe. La Popote des potes est un restaurant dans le vent : murs grattés pour retrouver la pierre brute, déco en mélange de styles industriel et brocante, seulement des vins bios à la carte – le meilleur marché coûte trois heures du salaire d'un ouvrier. Il a choisi l'endroit. En plus d'exhaler des relents phalocrates, c'est très connoté, quand on y pense, d'inviter à dîner une femme sur laquelle on a des vues. Tout le monde ne peut pas se le permettre. Dans certaines parties du globe, cela ne viendrait à l'idée de personne. Ou alors il faudrait demander l'autorisation au père; offrir un bouc ou un poulet. Dans certaines parties du globe, on ne dîne pas. Dans certaines parties du globe, pas loin parfois – ça se mesure en pâtés de maisons ou portes à côté –, on prend les femmes sans leur demander leur avis, on ne va pas en plus les nourrir.

Il ne s'attarde jamais sur la relativité des pratiques socio-culturelles: hors son parisien microcosme intellectuel, rien ne l'affecte ni ne l'intéresse. Il est sûr de lui, de cette

assurance que donne le prestige social. Il approche la cinquantaine. Il maîtrise le rituel de séduction des classes supérieures occidentales. Il goûte le vin avec un air pénétré, connaît les adjectifs idoines (gouleyant, charpenté, fermé), s’y entend pour faire rebondir une conversation, distiller anecdotes et sourires onctueux, parfois en même temps. Il sait se pencher en avant pour créer une connivence, effleurer l’avant-bras, parfois se recule et croise les mains derrière la nuque, regarde comme je suis cool, *baby*.

Il parle.

Il parle.

Il parle.

De lui. De son monde et de ceux qui y évoluent. On devrait écrire «de celles et ceux» mais il rejette l’écriture inclusive.

— C’est quoi, l’écriture inclusive?

— Tu ne sais pas?

— Tu sais ce qu’est un MMORPG?

— Non.

— Bon bah voilà, chacun ses lacunes.

Il bifurque vers le féminisme, les femmes qui ont compté dans sa vie, celles qui lui ont fait du mal (ce sont souvent les mêmes), sa mère qui n’aime pas ses livres.

— Mon pauvre, elle est horrible, ta vie!

— Rassure-moi, tu n’es pas en train de te payer ma tête, si?

— Ah mais carrément!

Ses blessures? Des égratignures. Sa pire souffrance, ça a dû être vers onze ans, la mort de son hamster. Il est pourtant capable de sortir une phrase comme: «J’ai déjà très sérieusement songé à la mort.»

Elle s’ennuie un peu.

Elle a envie que quelque chose se passe.

Elle a envie de rythme, de fun, pas d'un type qui s'écoute parler. Elle n'est pas coutumière de cette engeance prompte à partager ses problèmes et soucis, de ces fâcheux-ses qui, sous couvert de profondeur, dégoisent leurs aigreur et névroses, des « moi je » qui transforment les autres en oreilles et miroirs, en hochements de tête pour monologues autocentrés. Elle traverse en mouvement les heures, les jours, les situations. Horizontale et non verticale. Légère.

— Et toi, tu fais quoi ?

(Je dîne avec toi, mec, et je m'ennuie.)

— Je gère et je trace.

— Tu ne t'attaches à personne ?

S'attacher... Vous vous rendez compte de ce que vous dites, parfois ? Pas impossible qu'elle provoque un accident dans le cours trop tranquille de cette soirée.

Elle a quoi ? Vingt-cinq ans à tout casser. Il a noté qu'elle ne porte pas de soutien-gorge et ne peut s'empêcher d'imaginer des tétons rose pâle – elle a la peau claire, des taches de rousseur et les cheveux blond vénitien, courts, en désordre. Les éléments de son visage s'agrègent avec harmonie, se complètent, ce qui ne suffit pas à en faire une beauté mais lui confère un charme singulier, que renforce son énergie espiègle. Espiègle et... guerrière ? Une force sauvage émane d'elle, qu'il n'avait pas perçue ce matin quand elle portait sa tenue de travail, le tailleur jupe rouge des hôtes du Salon du livre de Paris. Il est romancier. Elle n'a jamais entendu parler de lui. Il a prétendu que ce n'était pas grave alors qu'il en a été chiffonné. Il aime que l'on connaisse son nom ; il biche quand on le reconnaît.

— Je ne lis pas.

Elle pourrait être sa fille, la génération qui grandit face aux écrans (il a abandonné l'idée d'amputer son préado de sa manette de jeu vidéo), la génération qui met en ligne des selfies et s'abrutit devant des séries avec des morts-vivants, des dragons ou des *serial killers*. À partir de cette simpliste représentation, il peut développer un discours passéisto-alarmiste qui fait son petit effet dans les dîners mondains ; il trouve toutefois que l'Internet, c'est formidable. Il est sur Instagram depuis peu et a moins de mal à jongler avec ses profils sur les réseaux sociaux depuis qu'il a compris qu'il pouvait lier ses comptes. Son fils aurait pu le lui expliquer, mais il ne s'est pas abaissé à le lui demander. Ce petit branleur a refusé toutes ses demandes d'amitié virtuelle.

— Je ne lis pas.

Ça l'excite, cet anneau dans la narine droite et ce piercing à l'arcade. Les groupies qu'il culbute d'habitude, en cachette de sa femme, qui de toute façon se refuse à ses libidinosités depuis la naissance du troisième, sont plus classiques, plus conventionnelles. Et si elle avait un piercing plus bas?...

— C'est mal? reprend-elle.

Ce n'est pas une vraie question. Il pense au piercing. Elle joue à l'ingénue. Ne semble pas disposée à entendre un laïus sur les bienfaits de la lecture – exaltation de l'imaginaire personnel, de l'imagination, enrichissement du vocabulaire (donc de la présence au monde et aux autres), transmission, partage, ouverture, bla bla bla.

Sont-ils ouverts aux autres, ceux que l'on voit dans le métro plongés dans leurs bouquins? Sont-ils ouverts au monde, ceux qui écrivent toute la journée enfermés chez eux? Ils connaissent quoi de sa vie?

— Ils l’inventent.

— Tu crois que tu pourrais inventer ma *life*? le provoquet-elle. T’es mytho, mec!

— Tu as vingt-quatre ans. Tu es hôtesse pour contribuer à payer tes études, même si papa et maman en prennent la plus grande partie en charge. Ils habitent en province; en Picardie je dirais. Ton père est artisan, ta mère travaille dans le domaine médical. Tu vas au cinéma trois fois par semaine, tu fais des études de... voyons... tu voudrais devenir comédienne. Tu as un chat. Tu aimes les animaux et les mangas. Tu votes écologiste.

— Wouah, trop fort!

Il se rengorge.

— J’ai presque bon?

— Tout faux. Mais en clichés, tu déchires! Ils doivent être trop dar, tes romans...

La pique le vexé. Il ne comprend pas « dar », mais l’ironie du ton lui laisse deviner que l’avis n’est pas positif. Or, bien qu’il affirme volontiers le contraire, il tolère mal que l’on critique ses œuvres, surtout a priori. Faire bonne figure. Il risque de ramer pour la croquer, celle-là. Il en est que la difficulté excite, pas lui.

Le serveur, barbu en blue-jean tendance (à savoir qu’il n’a pas l’air de l’être, mais d’avoir survécu à une attaque au cutter puis rétréci au lavage), demande s’il reste de la place pour « une petite douceur » (= un dessert tendance). Oui? Très bien, je vous rapporte l’ardoise. À La Popote des potes, on n’a pas de cartes mais des ardoises.

— Tout faux? Dis-moi, alors: à quoi elle ressemble, ta vie?

Non. Non, mec, tu ne sauras rien. Tu ne pourrais pas comprendre.

Enfin si, il pourrait comprendre vite fait, il s'autoriserait un avis (il en a un sur tout), un peu comme quand il trouve « désolant » de croiser tant de SDF en centre-ville, pour finir par décréter entre la poire et le fromage, avant de donner son opinion (négative) sur le dernier Goncourt, que les pouvoirs publics pourraient quand même « faire quelque chose ».

Non, tu ne comprendrais pas la culpabilité. Ma culpabilité.

Fuite et culpabilité

T'es obligée de culpabiliser, de te dire que c'est ta faute. Quand ton père se barre avant tes quatre ans, t'es obligée. J'en parle à personne parce que je sais qu'on va me répondre que non, j'y suis pour rien, mon père est un con, un lâche, il s'est enfui (certes, mais pourquoi?).

Les gens qui ne sont pas scarifiés à la culpabilité croient qu'on s'en débarrasse comme on pulvérise un mauvais rêve – c'est rien, c'était juste un cauchemar, rendors-toi. Les gens qui ne sont pas scarifiés à la culpabilité pensent qu'il suffit de comprendre qu'on n'a aucune raison de culpabiliser pour cesser de culpabiliser. Ce sont les mêmes qui affirment qu'il est important de voter; souvent, ils mangent bio. Moi, mec, je ne vote pas écolo parce que je ne vote pas. Et le *bullshit* bio, je m'en tape autant que des mangas, des chats et de tous les animaux de la Création. Alors oui, t'as tout faux, l'écrivain, d'autant qu'en guise d'études, j'ai même pas le bac.

Mon père m'a abandonnée j'avais pas quatre ans, je ne l'ai jamais revu, je n'ai aucune raison de culpabiliser, je le sais, et pourtant je culpabilise. Du moins quand je m'arrête. Comme les requins, si je ne bouge pas, je m'asphyxie. Mon cerveau jamais en repos m'englué alors de questions cafardeuses. Idem quand je m'ennuie. Immobile, je coule.

Mon père s'est tiré, ma mère aussi. Elle, c'est plus récent. Et plus définitif. Tout ce qu'elle a consenti à me révéler, c'est que mon père n'a pas « assumé ses responsabilités ». J'appelle ça un jugement, Maman, pas une explication. Je vais devoir m'en contenter. Quelqu'un sait-il pourquoi les hommes fuient ?

...

Ce moment où tu n'en peux plus, où tu ne te bats plus, où tout semble absurde, insurmontable.

Fuir.

Fuir pour apprivoiser la mort, s'y préparer ?

Fuir.

La honte, l'indignité, tes rêves jamais réalisés.

Fuir.

La justice ?

Et la mélancolie de l'autre, ses chagrins, ses peurs. Ses attentes. La routine qui empoisse, aveulit, fait ressortir sur fond gris les caractères faibles. L'angoisse de ne pas être à la hauteur...

... donc...

Fuir.

Fuir les mendiants à chaque coin de rue, dans les transports en commun, ta culpabilité et ton impuissance face à cette misère. Fuir l'hostilité, l'inhumanité, l'agressivité. Fuir ceux qui ont fui en eux-mêmes, dans la folie ou les névroses, derrière un personnage. Fuir ceux qui dévorent pour ne pas être eux-mêmes dévorés.

Fuir.

Ceux qui assènent, ceux qui martèlent ;
les « c'est comme ça » ;
les « on n'y peut rien » ;
les « c'est la vie ».
Fuir parce que rien ne changera.

Fuir les comptes dans le rouge et ceux d'apothicaire. Au centime près.

Pendant que les sachants pérorent sur la courbe du chômage.

Pendant que les experts t'envoient en pleine face comme un crachat leur croissance qui va bientôt repartir.

Fuir une ville dans laquelle tu n'as plus les moyens de te loger.

Fuir la honte.

Fuir son propre reflet hideux dans le miroir.

Fuir

Deuil, rock 'n' roll et grands-parents

Maman ne parle jamais de lui. Ne *parlait* jamais de lui : elle ne parle plus parce qu'elle est morte. Elle refusait aussi de répondre à mes questions :

— Qu'est-ce que ça changera ? Il est parti, il est parti. Un point, c'est tout.

Il est parti, c'est vite dit. Parti d'où ? Qui peut affirmer que Maman et lui ont habité ensemble ? Dans mes vagues souvenirs, impressions plus qu'images nettes, mon père était plutôt de passage. Après sa défection, j'ai donc grandi dans son inexistence. Pas une ombre ou un fantôme, pas un regret ni un absent, juste *rien*. Je n'étais plus la fille que d'une mère, d'une femme que je n'ai jamais vue avec un homme – en guise de père, je n'en ai même pas eu un beau-.

Musicien. C'est mon seul indice. Maman a lâché l'info un jour, par inadvertance. Elle croyait que je ne l'entendais pas. « C'est bien une fille de musicien, tiens ! Les chiens font pas des chats ! », avait-elle marmonné en quittant ma chambre sans avoir réussi à me faire lâcher mon karaoké. J'adore chanter. Depuis toute petite.

Musicien ? Quel genre de musicien ? Pas de classique, vu ce qu'écoutait ma mère – tous ces vieux trucs de hippies

tellement cools qu'on les appelle par leurs prénoms: Jimi, Janis, Mick, Patti, Iggy. Ce genre de musicien ne trimballe pas un mioche dans son étui de guitare. Ce genre de musicien se drogue, baise des groupies et, s'il survit à sa vingt-septième année, paye des pensions alimentaires, avant, au seuil de la mort, de pleurnicher dans les journaux qu'il regrette de ne pas avoir assez *profité* de ses enfants. Maman disait parfois, quand je me faisais insistante, qu'elle me révélerait peut-être son nom quand je serais plus grande. Je ne sais pas jusqu'à quand elle comptait me faire poireauter. Si ça se trouve, elle n'a jamais eu l'intention de me dire quoi que ce soit. Si ça se trouve, elle ne savait pas qui il était. #VDM.

En résumé, j'ai vingt et un ans, je n'ai plus de mère et j'ai à peine connu mon père, si tant est que ce fût lui le mec qui me faisait jouer de temps en temps sur ses genoux et me lisait des histoires une clope au bec – je me souviens davantage de son odeur de tabac que de son visage.

Ces informations, tu n'as pas besoin de les connaître, mec. Tu n'as pas envie de les connaître. Tu veux juste me choper, donc tu feins de t'intéresser. Je ne t'en veux pas, c'est de bonne guerre. Je ne dis jamais que je n'ai pas de père. En général, je lui invente une vie, selon les interlocuteurs et les besoins. Ou une mort. Après celle de Maman, Papy et Mamie m'ont suggéré qu'on pourrait essayer de le retrouver. Pour quoi faire? Il s'est volatilisé, il ne m'a pas reconnue, je ne porte pas son nom (que j'ignore), il n'a jamais essayé de renouer avec moi, je ne vais pas lui courir après. Je ne suis pas une crevarde. En plus, mes grands-parents ne savent rien de lui. Ils ne l'ont jamais rencontré. Si j'ai bien compris, il n'a jamais voulu. Le sujet est tabou

pour eux, comme tout ce qui touche à la vie sentimentale de leur fille. Maman a toujours été très forte pour esquiver, couper court. Impossible de la faire parler si elle avait décidé de se taire. La connaissant, elle a dû exercer un petit chantage sur ses parents, genre si vous me saoulez avec son père, vous ne reverrez plus Jane. Ils ne savent même pas s'il était vraiment musicien. Elle ne leur a jamais dit son prénom. Ils se sont imaginé qu'il était marié et menait une double vie. La situation les désolait.

— Enfin, tu nous as donné une merveilleuse petite Jeanne, c'est déjà bien.

— Jane, papa, pas Jeanne!

Le mieux que mon grand-père a réussi à prononcer, c'est [ʒɛn]. Pour le [d] devant, vous repasserez.

— Comme une djellaba, ou un jean.

— Je n'ai jamais porté ni l'un ni l'autre. Je suis français, moi!

Papy est le genre de grand-père qui a toujours le dernier mot. Quand même, [ʒɛn], il y aurait de quoi engraisser un psy si je croyais à ces conneries, non?

Vers dix ou douze ans, ça n'étonnera personne, je m'imaginai que papa était une star. Je guettais dans les magazines les ressemblances – forme des yeux, du nez, couleur des cheveux. Comme je ne tiens pas trop de ma mère, j'ai dû tout prendre de l'autre côté. Je me suis ainsi trouvé une dizaine de pères, dont un ou deux étrangers (mes cheveux tirent sur le roux et j'ai un prénom anglais). J'ai en cachette de Maman écrit à certains, à la main sur un joli papier pastel. Au début de la lettre, les lignes étaient bien droites; à partir de la troisième, ça penchait sévère au bout. Aucun de mes pères ne m'a répondu. Si je m'étais appliquée à

écrire droit, par exemple en utilisant du papier quadrillé sous ma feuille, aurais-je eu plus de chances de recevoir une réponse? Ma maîtresse de primaire nous enlevait des points quand la copie était mal présentée. Ou peut-être que je n'aurais pas dû glisser dans chaque enveloppe cette photo de moi portant ma jolie robe à volants et mon serre-tête: papa m'a trouvée moche. Si ça se trouve, il voulait un enfant, mais pas un enfant moche. Il m'a trouvée si laide qu'il est parti et Maman a été trop malheureuse et elle est morte. Puis je me suis dit que ce silence paternel était la faute des agents ou des maisons de disques, qui avaient fait barrage et n'avaient jamais transmis mes lettres – les adresses personnelles des stars sont hyper dures à trouver, même en usant la Toile jusqu'à la trame.

À l'adolescence, j'ai commencé à gober des ecstas et à picoler, à sortir en teuf et à comprendre que personne n'aidait personne. J'ai commencé à jouer solo et à couvrir mes arrières. J'ai opté pour le *fun* et arrêté ces conneries de lettres. Mon père n'a pas voulu de moi. Je culpabilise. T'es obligée de culpabiliser. Il est parti parce qu'il ne voulait pas d'enfant, il a quitté Maman à cause de moi, Maman ne retrouve personne à cause de moi, puis Maman meurt (de chagrin? de solitude? Parfois, contre toute logique, je ne crois pas à la thèse de l'accident).

C'est une maladie étrange, la culpabilité. Une maladie qui ne se voit pas. Une maladie qui poisse et colle. Une maladie glaireuse. On s'y habitue, comme on s'habitue à ses seins ou à son cul – qu'on n'aime pas pour autant. Quand maman est morte, la culpabilité n'est pas morte avec elle.

« Quand maman est morte. » Trop bizarre comme phrase. Elle recouvre plus que le chagrin. Plus que la perte, plus

que le vide. Plus que ne pourra jamais écrire sur le sujet l'Écrivain fat qui sirote en face de moi son pinard à cinquante balles la quille.

«Maman est morte», c'est le monde autour qui continue d'agresser. La voix artificielle du service client. (*Numéro surtaxé, tapez # pour ne plus entendre ces informations.*) Te demande de presser la touche 1, 2 ou 3, de dire «annulation», «échange» ou «autre». *Je n'ai pas compris votre demande.* Elle avait acheté en ligne un séjour en club à la Guadeloupe, elle qui ne voyageait jamais, sortait à peine de chez elle. *Retour au menu initial. Pour des informations sur votre commande, dites «informations».* Est-ce qu'elle avait rencontré quelqu'un? *Je n'ai pas compris votre demande.* Maman est morte. *Je n'ai pas compris votre demande.* Bordel, je veux parler à un humain! C'est possible, ça, de parler à un humain? *Pour une annulation, tapez 3.* Maman est morte. *Je n'ai pas compris votre demande.* Maman est morte. *Pour une modification de votre réservation, tapez 1.* Maman est morte, putain! *Retour au menu initial.*

Je ne me suis jamais fait rembourser l'avance qu'elle avait filée pour son petit *trip* au soleil. Mamie voulait appeler le gars gentil de la radio, celui qui répare les injustices, ça marche à tous les coups d'après elle. Mourir, c'est quand même une raison valable d'annuler son voyage, non?

«Maman est morte», c'est le coup de fil de Papy, qui bredouille, bafouille, emmorvé, le débit saccadé de larmes, ma petite chérie, ma petite chérie... C'est le corps rapatrié à Chauvigny-le-Sec parce que mes grands-parents n'en ont jamais bougé, que Paris leur fait peur, c'est pour eux comme sur la carte Michelin une grosse masse grise striée de blanc cernée d'un entrelacs jaune et rouge de A et de N

numérotés, entrelacs saturé de ralentissements et de bouchons d'après les infos, un lieu mystérieux, dangereux, habité par des gens qui ne leur ressemblent en rien. Ils ont besoin de voir les frontières, les limites, de se les représenter : un village est entouré de champs, de bois, de forêts, de rivières, on y accède en passant un pont, nombre de familles vivent là depuis des générations, on sait leur histoire. Un village, c'est réel ; Paris, c'est un concept gore. Corps rapatrié aussi parce qu'ils connaissent les Frappart – ceux des pompes funèbres, pas ceux qui font de la betterave. Le fils Frappart s'occupera de tout, au moins ils sont sûrs de ne pas se faire arnaquer ; parce qu'à Paris, hein... Personne ne connaît personne là-bas, on paye et puis c'est tout. Les Frappart, ils ont bonne réputation, même si c'est plus pareil depuis que le fils a repris l'affaire. En plus, il paraît qu'à sa femme, il lui fait des cornes mahousses. Enfin bon, ça ne nous regarde pas. Le père Frappart, c'était un boss, lui ; le fils est un fainéant, les employés se plaignent, mais on connaît la famille – la cousine Frappart, c'est celle qui tient l'épicerie du village, la blonde un peu forte, tu te souviens, Jène ?

« Maman est morte », c'est choisir un cercueil. Je ne savais pas qu'il en existait plusieurs modèles. Je ne m'étais jamais posé la question. J'ai laissé Papy gérer, j'en avais rien à foutre que ce soit du chêne ou de l'acajou. Papy, si près de ses sous d'habitude, n'a pas mégoté pour sa fille unique. Il m'a scotchée. Chez les grands-parents, où maman m'envoyait en vacances dès que possible, il fallait toujours faire gaffe. Le maître-mot était « économies ». Au pluriel, bien sûr. Je devais économiser l'eau : gobelet obligatoire pour se rincer les dents, pas plus de cinq minutes sous la douche,

on ferme le robinet quand on se savonne (pourquoi avaient-ils une baignoire? Mystère...) À table, on ne boit pas son verre d'un trait mais à petites gorgées. Je devais économiser l'électricité (« Qui a oublié d'éteindre dans le garage, bon sang de bonsoir?! Jène? Jèèèène! »), économiser le cola de marque distributeur quand par miracle mon grand-père en avait mis une bouteille pour moi en douce dans le Caddie, économiser mes bouchées (« Ça fera des restes, c'est très bon réchauffé, ma chérie. »). Ils ne sont pas méchants, mes grands-parents, c'est juste qu'ils ont toujours vécu rabougri, en pingrant comme deux petits écureuils écossais. Quand ma grand-mère disait : « C'est du gâchis », elle avait une moue flippante, j'avais l'impression d'avoir péché. Je crois qu'ils auraient préféré me voir branler le facteur que mettre un croûton de pain dur à la pou-belle (« Je ferai du pain perdu. T'aimes ça, le pain perdu, ma chérie, hein? »).

Au supermarché, chaque passage en caisse prenait un temps fou à cause des coupons de réduction de ma grand-mère. La caissière levait les yeux au ciel, les clients derrière nous soupiraient et moi, j'avais honte; je ne savais pas pourquoi mais déjà à six ans, j'avais honte. Je me ratatinais derrière le chariot tandis que Mamie, qui avait enfin payé, continuait à bloquer la caisse en étudiant le ticket pour traquer l'erreur, débusquer l'entourloupe, persuadée que ces grands magasins volent leurs clients (« Personne ne vérifie jamais, tu comprends. »). Elle avait été confortée dans sa parano en se rendant un jour compte qu'elle avait payé trop cher deux packs des bières *cheap* qu'elle achète pour Papy. (« Elles ont toutes le même goût. Et tu sais pourquoi? Parce qu'elles sont toutes fabriquées dans

la même usine, comme les lessives. Y'a que l'emballage qui change.») Exactement douze centimes trop cher. («Tu comprends, douze centimes plus douze centimes plus douze centimes que multiplie le nombre de commerçants, à la fin de l'année, ça fait une somme.») Mamie n'avait découvert la flouerie qu'une fois chez elle, en comparant son ticket de caisse avec le dépliant publicitaire qui vantait les promotions de la semaine (une réduction était appliquée pour l'achat de deux packs). C'était un samedi. Pour une raison à l'époque incompréhensible, mes grands-parents, qui, retraités, pourraient aller au supermarché n'importe quand, s'y rendent le samedi, quand l'affluence est à son comble. Je sais désormais que, peu portés sur les relations d'amitié, qui engendrent comptes et invitations à rendre en plus des risques d'invasivité, ils se sociabilisent dans les rayons, y puisent nouvelles fraîches et potins pour la semaine – même si enfin bon, ça ne nous regarde pas. Mamie avait donc attendu le lundi pour aller se faire rembourser ses douze centimes («Y'a pas de raison que je leur en fasse cadeau! Ils m'en font, eux, des cadeaux?»). Les deux packs de bière n'étaient plus en promotion, désolé madame.

— Mais enfin vous voyez bien que j'ai raison!

— Je sais, madame, y'aurait que moi je vous rembourserais, mais l'ordinateur ne veut pas. C'est l'informatique, je ne peux rien faire.

— C'est bien la preuve qu'il ne faut pas remplacer les humains par des ordinateurs, avait déclaré Mamie, bonne perdante malgré l'injustice flagrante dont elle était victime.

Puisque son bon droit avait été reconnu, elle s'était assise moins furieuse sur ses douze centimes. Depuis, elle fait sa

petite vérification dans le magasin, Papy lit par-dessus son épaule. Je vous laisse imaginer la gueule de mes cadeaux de Noël.

Les parents d'Agathe, ma copine de collègue, du moins avant que Maman ne me colle en pension, faisaient eux aussi des économies, mais pas pour eux-mêmes, pour la planète. *Pour la planète!* Il ne fallait pas consommer trop d'électricité parce que nucléaire, pas manger de cochonneries industrielles, trier ses déchets, se laver avec un gros bloc marronnasse de savon d'Alep (les cheveux deux fois par semaine maximum) et jouer à des jeux de société au lieu de regarder une télé que de toute façon ils ne possédaient pas. La *lose* totale. Je suis sûre que mon père clope sur les quais de gare et jette ses mégots par terre. Je suis sûre que mon père est un badass. Je suis sûre que mon père est rock'n'roll.

Dijon, automne 1985.

Putain de Dieu ce que c'était bon! Gros son, trois rappels, troquet bondé, public en transes, une petite keuponne bombasse contre un pilier qui n'arrêtait pas de te mater, t'as pris un pied royal.

Tu attrapes une canette de bière et t'affales sur le canapé miteux de la petite pièce décrépite qui sert de loge au groupe, éclairée par un néon soufureux, graffée au marqueur du sol au plafond de messages et de dessins de plus ou moins bon goût – tu aimes bien: «C'est pas parce qu'un batteur a deux baguettes qu'il ne fait pas des pains.». Tu es torse nu, ton t-shirt trempé est resté sur scène, tu l'as enlevé au bout de trois morceaux. Le pied. Trop mortel! Jamais t'aurais cru que Dijon pouvait abriter autant d'apaches.

— Fais chier, je m'entendais pas, c'était la merde! braille Joris en entrant.

— Déconne pas, c'était grandiose! On les a tués!

— On a surtout tué nos amplis avec cette chaleur, râle-t-il.

Il claque la porte derrière lui et chope une canette.

— Putain, ils sont même pas foutus de nous filer des bières fraîches, ces nazes!

T'as juste envie de la lui enfoncer dans le cul, sa bière, pour qu'il arrête de te gâcher le plaisir.

— On joue dans un bar mythique de la scène keupon, c'est blindé, on leur met l'enfer pendant deux heures, et toi tu pignes parce que t'as pas assez de voix dans tes retours?! Tu t'entends, Jo? Oh, on est Charlotte Corday, pas Led Zep! Pour demain, à Lyon, tu veux qu'on te prévoie une maquilleuse?

— Si c'est ça, ton ambition: jouer dans des rades crasseux, dormir dans le camion, te nourrir de chips molles et de bières chaudes, très peu pour moi!

— Les gars, les gars! lance Richard, surexcité, en ouvrant la porte. Vous savez quoi?

— Joris t'a demandé un jet privé pour le reste de la tournée? vanne-tu.

— T'es vraiment un connard, Jojo!

Quand Joris t'appelle par ce foutu surnom que tu détestes, tout ça parce qu'entre Joris et Johann, il ne pouvait y avoir dans le groupe qu'un seul Jo, tu sais qu'il est passé en mode tête de nœud – ce qui lui arrive décidément de plus en plus souvent.

— Hé, arrêtez vos conneries, les gars! C'est pas le moment de vous engueuler.

Richard, votre manager, en cas de besoin *roadie*, chauffeur et ingénieur du son, ébauche un sourire matois. Il frétille de toute sa corpulence.

— Y'avait le directeur artistique de CBS, dans la salle! exulte-t-il enfin.

La mauvaise humeur de Joris tombe en poussière dans les rayures laissées par ses dents sur le parquet.

— Il est venu pour nous? Depuis Paname?

— Non, il est venu avec une copine qui habite ici, explique Richard. Apparemment, elle est connue. Elle écrit des livres et vient d'avoir un prix. En tout cas, il a vraiment pris une claque et il veut vous rencontrer.

— Génial! s'exclame Joris, tellement jouasse que t'as l'impression que sa bière tiède a maintenant goût de champagne.

Ça te fout en rogne de les voir hystériques, tous les deux.

— Ah ouais? Et en quoi c'est si génial? t'emportes-tu. C'est tout ce qu'on a toujours vomi! Le *music business*, les *majors*, ces abrutis qui n'y connaissent rien. Être au même catalogue que la moitié des ringards du Top 50, c'est ça qui vous excite?

Pourtant, tu es un peu excité toi aussi, un peu fier. Jamais tu ne le leur avoueras. Pas maintenant, en tout cas.

— Tu veux quoi, Jo? te demandent les cent dix kilos soudain hostiles de Richard. Avoir une chance que votre musique touche le plus de monde possible, ou continuer à t'autoproduire pour vendre des skeuds seulement à ta mère et aux copains? Tu veux avoir la chance de vivre de ton art ou continuer à déballer des cartons au supermarché en bas de chez toi?

— Dans une *major*, on va perdre notre liberté. On va perdre notre âme!

— C'est ça, ton âme? ricane Joris en embrassant la pièce d'un geste du bras. Ça et des punks bourrés qui te renversent leur bière dessus pendant un solo? Qu'est-ce que ça nous coûte de voir ce mec et d'écouter ce qu'il a à nous dire?

— Ouais, bah ce sera sans moi!

Tu es énervé par l'arrivisme de ton vieux pote, pas par la perspective de rencontrer ce décideur parisien. Mais tu ne peux plus faire machine arrière. Sinon, c'est Joris et sa ridicule aspiration à plus de confort qui gagnent. Vous faites du rock, merde!

Au moment où tu atteins la porte, elle s'ouvre sur la magnétique punkette dont tu as croisé le regard si souvent pendant le concert. À côté d'elle se tient un type trop maigre pour son Perfecto. Il te tend la main et se présente, Alan. La punkette a le regard fiché dans le tien. Elle ne cille pas. Joris et Richard te lorgnent avec un petit sourire en coin. Elle mate maintenant ton torse, avec lenteur, sans gêne ni essayer de le dissimuler. Tu serres la main du directeur artistique. Richard s'approche. Joris aussi, amolli de servilité, à gerber. Tu vas t'asseoir à califourchon sur une chaise à l'envers, t'allumes une clope et croises les bras sur le dossier. Il te revient soudain que tu as lu le roman de la fille dix jours auparavant. *L'Homme oxydé*. Un bouquin étrange, très noir. Fort. Alan propose de vous inviter à dîner. Comme l'invitation inclut la beauté aux cheveux rouges, tu ravales ton renfrognement et enfiles un sweat-shirt. Tu t'inquiètes de Gilles et David. Tu jurerais que Richard et Joris, déjà en train d'accrocher les disques d'or au mur du salon, ont oublié l'existence de votre batteur et de votre bassiste.

— Ils doivent lutiner de la locale au bar, lâche Joris, dédaigneux. On les chope au passage.

— Et le matos, qui le range? demandes-tu.

D'habitude, vous faites ça ensemble. Un groupe, quoi. Richard est gêné. Normalement, ce serait à lui d'assurer dans une telle situation, de se démerder avec les gars de la